

## FRANCAIS - LITTERATURE : A la découverte de Gustave FLAUBERT

(documentation : <http://fr.wikipedia.org> et <http://www.terresdecrivains.com>)

### 1 - Qui est Gustave Flaubert?

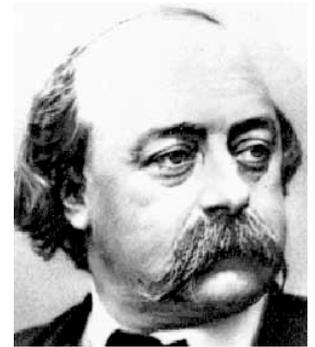
Gustave Flaubert, né à Rouen le 12 décembre 1821 et mort à Canteleu, au hameau de Croisset, le 8 mai 1880, est un écrivain français.

Son père est chirurgien-chef à l'Hôtel Dieu (hôpital) de Rouen.

Il commence des études de Droit à Paris puis il revient à Rouen avant de s'installer en juin 1844 à Croisset au bord de la Seine, en Haute-Normandie.

Il a un physique imposant, il est sportif : il pratique la natation, l'escrime, l'équitation, la chasse... Durant l'hiver 1870-1871, les Prussiens occupant une partie de la France dont la Normandie et Croisset, Flaubert se réfugie avec sa mère chez sa nièce, à Rouen.

Ses dernières années sont sombres : ses amis disparaissent et il est assailli par les difficultés financières et par des problèmes de santé. Il meurt subitement à Canteleu, au hameau de Croisset, foudroyé par une hémorragie cérébrale. Son enterrement au cimetière monumental de Rouen se déroule en présence de nombreux écrivains importants qui le reconnaissent comme leur maître (Émile Zola, Alphonse Daudet, Guy de Maupassant,...).



## FRANCAIS - LITTERATURE : A la découverte de Gustave FLAUBERT

(documentation : <http://fr.wikipedia.org> et <http://www.terresdecrivains.com>)

### 1 - Qui est Gustave Flaubert?

Gustave Flaubert, né à Rouen le 12 décembre 1821 et mort à Canteleu, au hameau de Croisset, le 8 mai 1880, est un écrivain français.

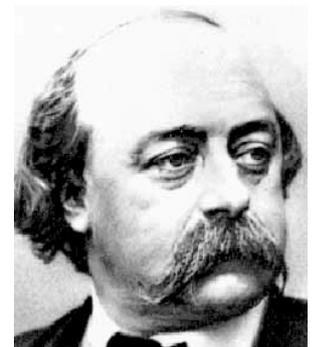
Son père est chirurgien-chef à l'Hôtel Dieu (hôpital) de Rouen.

Il commence des études de Droit à Paris puis il revient à Rouen avant de s'installer en juin 1844 à Croisset au bord de la Seine, en Haute-Normandie.

Il a un physique imposant, il est sportif : il pratique la natation, l'escrime, l'équitation, la chasse...

Durant l'hiver 1870-1871, les Prussiens occupant une partie de la France dont la Normandie et Croisset, Flaubert se réfugie avec sa mère chez sa nièce, à Rouen.

Ses dernières années sont sombres : ses amis disparaissent et il est assailli par les difficultés financières et par des problèmes de santé. Il meurt subitement à Canteleu, au hameau de Croisset, foudroyé par une hémorragie cérébrale. Son enterrement au cimetière monumental de Rouen se déroule en présence de nombreux écrivains importants qui le reconnaissent comme leur maître (Émile Zola, Alphonse Daudet, Guy de Maupassant,...).



## 2- Gustave FLAUBERT à Rouen et Croisset

En 1844, son père achète une maison de campagne à Croisset. Flaubert commence par y passer les étés, puis s'y établit en 1851 avec sa mère. Le bureau de l'écrivain à Croisset ne se trouve pas dans le pavillon que l'on peut visiter aujourd'hui, mais au premier étage de la maison disparue. C'est là qu'il écrit, souvent à la lueur des bougies et de la cheminée jusqu'à 4 heures du matin, la plupart de ses oeuvres, et qu'il les "teste" à voix haute auprès de ses amis écrivains.

Aujourd'hui, la maison est remplacée par une usine, mais le pavillon, d'où il aimait regarder la Seine, survit. On peut y voir quelques objets de l'écrivain.

À Rouen et alentour, Flaubert a également vécu :

- ▶ au lycée Corneille, où il lit les auteurs défendus : Hugo et Lamartine,
- ▶ dans un appartement situé à Rouen au coin de la rue Crosne-hors-la-ville et de la rue Buffon, après le décès de son père et de sa soeur en 1846,
- ▶ dans un hôtel de La Bouille, en août 1847,
- ▶ dans l'appartement de sa nièce, quai du Havre, fin 1870, alors que la maison de Croisset est occupée par les allemands.

Autres demeures de l'auteur:

- ▶ L'écrivain habita également Trouville et Paris.
- ▶ Il posséda une ferme à Deauville, recouverte aujourd'hui par le champ de courses.
- ▶ Entre 1821 et 1843, les parents de Flaubert possédaient une maison de campagne à Déville-les-Rouen.



Le pavillon de Croisset.

## 2- Gustave FLAUBERT à Rouen et Croisset

En 1844, son père achète une maison de campagne à Croisset. Flaubert commence par y passer les étés, puis s'y établit en 1851 avec sa mère. Le bureau de l'écrivain à Croisset ne se trouve pas dans le pavillon que l'on peut visiter aujourd'hui, mais au premier étage de la maison disparue. C'est là qu'il écrit, souvent à la lueur des bougies et de la cheminée jusqu'à 4 heures du matin, la plupart de ses oeuvres, et qu'il les "teste" à voix haute auprès de ses amis écrivains.

Aujourd'hui, la maison est remplacée par une usine, mais le pavillon, d'où il aimait regarder la Seine, survit. On peut y voir quelques objets de l'écrivain.

À Rouen et alentour, Flaubert a également vécu :

- ▶ au lycée Corneille, où il lit les auteurs défendus : Hugo et Lamartine,
- ▶ dans un appartement situé à Rouen au coin de la rue Crosne-hors-la-ville et de la rue Buffon, après le décès de son père et de sa soeur en 1846,
- ▶ dans un hôtel de La Bouille, en août 1847,
- ▶ dans l'appartement de sa nièce, quai du Havre, fin 1870, alors que la maison de Croisset est occupée par les allemands.

Autres demeures de l'auteur:

- ▶ L'écrivain habita également Trouville et Paris.
- ▶ Il posséda une ferme à Deauville, recouverte aujourd'hui par le champ de courses.
- ▶ Entre 1821 et 1843, les parents de Flaubert possédaient une maison de campagne à Déville-les-Rouen.



Le pavillon de Croisset.

### 3- Un de ses romans les plus célèbres: «Madame Bovary»

Flaubert commence le roman en 1851 et y travaille pendant 5 ans, jusqu'en 1856. Il s'inspire d'un fait divers normand, s'étant déroulé près de Ry.

Le récit débute ainsi: après avoir suivi ses études dans un lycée de province, Charles Bovary s'établit comme officier de santé et se marie à une riche veuve. À la mort de celle-ci, Charles épouse une jeune femme, Emma Rouault, élevée dans un couvent, vivant à la ferme avec son père (un riche fermier, patient du jeune médecin). Emma se laisse séduire par Charles et se marie avec lui. Fascinée par ses lectures romantiques, elle rêve d'une nouvelle vie, en compagnie de son nouveau mari.

Extrait de «Madame Bovary» :

PREMIERE PARTIE

(<http://abu.cnam.fr>)

Nous étions à l'Etude, quand le Proviseur entra suivi d'un «nouveau» habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre. Ceux qui dormaient se réveillèrent, et chacun se leva comme surpris dans son travail.

Le Proviseur nous fit signe de nous rasseoir ; puis, se tournant vers le maître d'études :

-- Monsieur Roger, lui dit-il à demi-voix, voici un élève que je vous recommande, il entre en cinquième. Si son travail et sa conduite sont méritoires, il passera dans les «grands» , où l'appelle son âge.

Resté dans l'angle, derrière la porte, si bien qu'on l'apercevait à peine, le «nouveau» était un gars de la campagne, d'une quinzaine d'années environ, et plus haut de taille qu'aucun de nous tous. Il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme un chantre de village, l'air raisonnable et fort embarrassé. Quoiqu'il ne fût pas large des épaules, son habit-veste de drap vert à boutons noirs devait le gêner aux entournures et laissait voir, par la fente des parements, des poignets rouges habitués à être nus. Ses jambes, en bas bleus, sortaient d'un pantalon jaunâtre très tiré par les bretelles. Il était chaussé de souliers forts, mal cirés, garnis de clous.

On commença la récitation des leçons. Il les écouta de toutes ses oreilles, attentif comme au sermon, n'osant même croiser les cuisses, ni s'appuyer sur le coude, et, à deux heures, quand la cloche sonna, le maître d'études fut obligé de l'avertir, pour qu'il se mît avec nous dans les rangs.

Nous avions l'habitude, en entrant en classe, de jeter nos casquettes par terre, afin d'avoir ensuite nos mains plus libres ; il fallait, dès le seuil de la porte, les lancer sous le banc, de façon à frapper contre la muraille en faisant beaucoup de poussière ; c'était là le «genre».

Mais, soit qu'il n'eût pas remarqué cette manoeuvre ou qu'il n'eût osé s'y soumettre, la prière était finie que le «nouveau» tenait encore sa casquette sur ses deux genoux. C'était une de ces coiffure d'ordre composite, où l'on retrouve les éléments du bonnet à poil, du chapska du chapeau rond, de la casquette de loutre et du bonnet de coton, une de ces pauvres choses, enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile. Ovoïde et renflée de baleines, elle commençait par trois boudins circulaires ; puis s'alternaient, séparés par une bande rouge, des losanges de velours et de poils de lapin ; venait ensuite une façon de sac qui se terminait par un polygone cartonné, couvert d'une broderie en soutache compliquée, et d'où pendait, au bout d'un long cordon trop mince, un petit croisillon de fils d'or, en manière de gland. Elle était neuve ; la visière brillait.

-- Levez-vous, dit le professeur.

Il se leva ; sa casquette tomba. Toute la classe se mit à rire.

Il se baissa pour la reprendre. Un voisin la fit tomber d'un coup de coude, il la ramassa encore une fois.

-- Débarrassez-vous donc de votre casque, dit le professeur, qui était un homme d'esprit.

Il y eut un rire éclatant des écoliers qui décontenança le pauvre garçon, si bien qu'il ne savait s'il fallait garder sa casquette à la main, la laisser par terre ou la mettre sur sa tête. Il se rassit et la posa sur ses genoux.

-- Levez-vous, reprit le professeur, et dites-moi votre nom.

Le «nouveau» articula, d'une voix bredouillante, un nom inintelligible.

-- Répétez !

Le même bredouillement de syllabes se fit entendre, couvert par les huées de la classe.

-- Plus haut ! cria le maître, plus haut !

Le «nouveau», prenant alors une résolution extrême, ouvrit une bouche démesurée et lança à pleins poumons, comme pour appeler quelqu'un, ce mot : «Charbovari».

Ce fut un vacarme qui s'élança d'un bond, monta en «crescendo», avec des éclats de voix aigus ( on hurlait, on aboyait, on trépignait, on répétait : «Charbovari !» «Charbovari !» ), puis qui roula en notes isolées, se calmant à grand-peine, et parfois qui reprenait tout à coup sur la ligne d'un banc où saillissait encore çà et là, comme un pétard mal éteint, quelque rire étouffé.

Cependant, sous la pluie des pensums, l'ordre peu à peu se rétablit dans la classe, et le professeur, parvenu à saisir le nom de Charles Bovary, se l'étant fait dicter, épeler et relire, commanda tout de suite au pauvre diable d'aller s'asseoir sur le banc de paresse, au pied de la chaire. Il se mit en mouvement, mais, avant de partir, hésita.

-- Que cherchez-vous ? demanda le professeur.

-- Ma cas..., fit timidement le «nouveau», promenant autour de lui des regards inquiets.

-- Cinq cents vers à toute la classe ! exclamé d'une voix furieuse, arrêta, comme le «Quos ego», une bourrasque nouvelle.

-- Restez donc tranquilles ! continuait le professeur indigné, et s'essuyant le front avec son mouchoir qu'il venait de prendre dans sa toque : Quant à vous, le «nouveau», vous me copierez vingt fois le verbe «ridiculus sum» .

Puis, d'une voix plus douce :

-- Eh ! vous la retrouverez, votre casquette ; on ne vous l'a pas volée !

Tout reprit son calme. Les têtes se courbèrent sur les cartons, et le «nouveau» resta pendant deux heures dans une tenue exemplaire, quoiqu'il y eût bien, de temps à autre, quelque boulette de papier lancée d'un bec de plume qui vînt s'éclabousser sur sa figure. Mais il s'essuyait avec la main, et demeurait immobile, les yeux baissés.